

Elle reconnut alors qu'on ne doit jamais avilir l'être le plus abject, et que souvent, sous la laideur même, on trouve les qualités les plus rares, les services les plus utiles.

LES DEUX ROSIERS.

Dans une de ces belles matinées du printemps, où Paris se remplit des fleurs qui naissent dans tous ses environs, M. Dorlis, négociant, revenait du Jardin des Plantes avec ses deux filles, Anaïs et Céline. Ils traversèrent le marché aux fleurs, où il semble que Flore ait réuni la dépouille de ses jardins. Tout ce que l'art et la nature peuvent produire d'arbustes rares, de plantes étrangères, paraît être en effet rassemblé dans ce lieu ravissant. Autant l'oeil s'y trouve frappé de la richesse et de la variété des couleurs, autant l'odorat est flatté par les différens parfums qu'ex-

qu'exhalent de toutes parts des buissons de fleurs fraîches cueillies.

Anaïs et Céline ne purent s'empêcher, en parcourant ce lieu véritablement enchanteur, de témoigner le désir de participer aux dons du printemps, et demandèrent à leur père de leur acheter à chacune un rosier. — „J'y consens volontiers, „leur dit monsieur Dorlis, „vous pouvez choisir ce que vous trouverez de plus rare et de plus beau.“

Anaïs, très-recherchée dans ses goûts, choisit un de ces beaux rosiers du Bengale, si vantés par toutes les femmes du grand ton, et dont la rareté fait le principal mérite. Ce rosier, au moment d'entrer en fleurs, devait occuper un riche vase de porcelaine qui ornait le dessus du chiffonnier d'Anaïs.

Céline, simple dans ses goûts, dédaignant le faste et la mode, et leur préférant ce qui, par l'usage et l'expérience, offre un plaisir sûr et durable, fit choix d'un ample rosier des quatre saisons, dont le feuillage épais se trouvait couvert d'une quantité prodigieuse de

B

boutons,

boutons, et qu'elle destinait simplement à remplir une caisse de bois peinte en vert, qui se trouvait sur la croisée de sa chambre.

Chaque rosier ayant été mis dans la place qui lui était préparée, celui d'Anaïs, dont la sève avait été accélérée par la température de la serre chaude où il avait passé l'hiver, se couvrit bientôt de toute sa parure, et produisit une quantité de roses étrangères. Anaïs ne cessait d'en faire l'éloge, et les montrait avec orgueil à toutes les personnes qui venaient chez son père.

Le simple rosier de Céline, qui suivait lentement l'ordre prescrit par la nature, et dont la sève n'avait été aucunement excitée par les ressources de l'art, était à peine orné de ses boutons naissans. Son feuillage, à moitié développé, n'offrait d'autres attraits que celui de l'espérance. Relégué dans sa caisse de bois, sur la fenêtre de Céline, il ne frappait aucunement les yeux, ne donnait encore aucune jouissance. Tous les éloges et toute l'admiration étaient pour l'élégant rosier du
Bengale,

Bengale, qui, fièrement étalé dans son beau vase de porcelaine, faisait les délices et l'ornement du boudoir où il était placé.

Mais la nature ne souffre pas impunément qu'on devance sa marche et qu'on accélère ses effets. Elle semble refuser aux plantes, aux arbustes, les forces nécessaires pour être long-temps parés des dons de l'art. On croirait même qu'elle en est jalouse, tant passent vite les fleurs des serres chaudes les mieux soignées.

Le beau rosier d'Anaïs ne lui donna donc pas une longue jouissance. Ses secondes fleurs furent tout autres que les premières. A peine chacun de ses boutons était-il ouvert, que bientôt la rose épanouie perdait sa fraîcheur, s'effeuillait et tombait desséchée. Plusieurs autres boutons, dont le germe avait été trop fortement excité, n'avaient à peine que la force de s'entr'ouvrir, et tombaient également sur leurs tiges, avant d'avoir fleuri. Bientôt ce brillant rosier du Bengale se trouva privé de son élégante parure; son feuillage

même perdit sa fraîcheur, et avant que la belle saison eût terminé son cours, cet arbuste étranger se trouva dans la nudité de l'hiver, et n'offrit plus à la jeune Anaïs qu'un buisson stérile, qu'un amas de feuilles desséchées; en un mot, il devint indigne de remplir le beau vase de porcelaine dont, peu de temps auparavant, il rehaussait l'éclat et la richesse.

Le simple rosier qu'avait choisi Céline, moins précoce d'abord et moins apparent, s'était orné peu à peu d'un feuillage qui devait résister aux premiers frimas de l'arrière-saison. L'air pur qu'il recevait sur la fenêtre où il était modestement placé, l'affermissait sur sa tige, en même temps qu'il donnait à ses branches plus de force et d'extension.

Enfin ses nombreux boutons s'ouvrirent insensiblement, et il fut couvert d'une quantité prodigieuse de roses, dont le parfum l'emportait de beaucoup sur celui qu'avait exhalé momentanément la richesse de son rival; mais ce qui lui donnait surtout un grand avantage sur ce dernier, c'est qu'à mesure que ses
fleurs

fleurs s'épanouissaient, elles étaient renouvelées par mille boutons qui, se succédant les uns aux autres, ne cessèrent, pendant toute la belle saison, de perpétuer la plus riche parure.

Chaque matin, Céline paraissait, une rose à la main, qu'elle offrait à son père: elle ne craignait pas de dépouiller le rosier fertile, à qui une seule nuit suffisait pour produire des fleurs nouvelles. Anaïs, qui depuis longtemps n'avait plus une seule rose à offrir, commençait à s'apercevoir que son choix n'était pas aussi heureux que celui de sa soeur; et comme le souvenir d'un bien qu'on a possédé, s'affaiblit à la vue du bien que possèdent les autres, Anaïs avoua que les fleurs du rosier des quatre saisons exhalaient une odeur bien plus suave que celles du rosier du Bengale, et que si les roses de ce dernier étaient plus rares, plus recherchées, les autres étaient bien plus nombreuses, bien plus durables, et procuraient plus de jouissances.

Ce qui acheva de confirmer Anaïs dans cette opinion, ce fut lorsqu'à la fin de l'automne,

tomne, et même au commencement de l'hiver, l'infatigable rosier, bravant les neiges et les premiers frimas, s'orna, pour la quatrième fois de l'année, d'une quantité de roses toutes épanouies, dont le parfum était plus suave que jamais, et dont la fraîcheur offrait, au milieu de la nature en deuil, un éclat plus brillant encore que dans la belle saison. Céline, ivre de joie et triomphante, eut à son tour le bonheur de parer sa chambre de ce rosier chéri, et d'offrir quelques-unes de ses fleurs à Anaïs. Celle-ci, dans son dépit, voulut arracher et jeter au feu le fameux rosier du Bengale, quelle que fût son illustre origine, afin de donner au rosier fertile le beau vase de porcelaine qu'occupait le premier; mais Céline s'y opposa formellement. Elle craignit que son beau rosier, si fécond dans sa simple caisse de bois, ne prît, dans le vase de porcelaine, la sécheresse et la stérilité de son rival. Anaïs se rendit aux raisons de sa soeur, abandonna tout-à-fait le rosier des Indes, et forma pour la vie l'heureuse habitude de préférer aux objets de mode et du grand

ton,

ton, ceux dont l'utilité est constante, et que l'expérience désigne être d'un produit sûr et analogue au climat que nous habitons.

La bonne et généreuse Céline, qui, comme sa soeur, ne portait pas tout à l'extrême, se chargea du rosier abandonné, lui prodigua tous ses soins, et se procura la satisfaction de jouir, à la belle saison suivante, de ses fleurs, à la vérité, de peu de durée, mais qui ne laissaient pas de contraster avec les roses des quatre saisons. Lorsqu'Anaïs lui reprochait de cultiver ainsi ce rosier stérile et passager, Céline lui répondait que la préférence qu'il faut donner aux productions de son pays, ne devait point exclure entièrement celles qui nous viennent de l'étranger; qu'on pouvait, en fondant ses principales jouissances sur les plantes dont on connaissait l'usage et le produit, s'amuser à étudier, dans celles des pays lointains, l'immense variété des productions de la nature; ce qui souvent conduisait à des résultats utiles, à des découvertes importantes.